

Quatre journées bien remplies

Sur les quatre compositeurs dont ces Journées nous ont offert une connaissance approfondie, deux se tirent à merveille de l'épreuve : Varèse et Xenakis. Varèse n'avait qu'une chose à dire, et il l'a dite obstinément, laborieusement, superbement. Ni bavardages, ni digressions, aucune fantaisie. Mais cette chose est si dense et si forte que tout le XXème siècle musical va pouvoir continuer à s'en nourrir.

Quant à Xenakis, qui selon certaines malveillances n'avait fait qu'inventer un « truc », il a prouvé qu'il échappait aux limites où d'aucuns aimeraient bien le confiner, que ce soient les glissandi, les mathématiques, ou le rôle de vedette télévisée. Il peut même se permettre d'être néo-classique à propos d'Eschyle et de brutaliser 2.000 oreilles avec Bohor sans que son génie soit désormais sérieusement contesté.

Il reste Berio et Henry. Pour le premier, il est probable que le choix des oeuvres données aux concerts n'était pas le meilleur, que *Alleluyah II* ou *Circles* eussent été plus séduisants, mais on ne peut s'empêcher de penser que cette musique date déjà, et qu'elle est moins vivante que celle de l'ancêtre Varèse. Sans parler des *Folk Songs* qui n'ajoutent rien à la gloire de Berio, et qui font soupirer d'aise les admirateurs de Joseph Canteloube, il faut reconnaître que la finesse, la sensualité, l'humour, l'humanisme de Berio font figure de belles valeurs historiques : voilà donc ce que le sérialisme acclimaté en Italie a donné de mieux, et c'est tout. Mais alors que le rapprochement des oeuvres de Varèse amplifie leur écrasante présence, de celles de Xenakis leur puissance visionnaire d'une humanité nouvelle, dans le cas de Berio malheureusement il laisse sans cesse attendre quelque chose qui ne vient pas, ou qui ne vient plus.

Enfin Pierre Henry et son marathon musical visaient à sortir de l'échelle courante des valeurs. Mais le problème est là : si la musique électro-acoustique s'affirme comme autre que la musique instrumentale, elle doit se montrer aussi riche de possibles et de résultats que celle-ci. Le piano a suffi à Chopin. Il faudrait que le magnétophone de Henry lui suffise. Or, au-delà de la qualité exceptionnelle des enregistrements, de l'ascétisme très noble des choix sonores, le conflit entre la pensée et les moyens n'est pas résolu, et la mortelle facilité de 99% des oeuvres électro-acoustiques, c'est-à-dire la tentation de « laisser filer la bande », apparaît là comme dans la plupart des cas. Tout est trop long, c'est-à-dire qu'il n'y a pas assez de logique pour varier les sons, ou pas assez de fascination sonore pour abolir la logique. Je sais bien, et pour cause, qu'on voit vite les limites des richesses jadis crues illimitées de la musique électro-acoustique. Henry semble placer le remède non pas dans l'usage d'instruments traditionnels, mais dans la

concentration spirituelle permettant d'atteindre le maximum de pensée avec le minimum de moyens. Attitude remarquable, résultats parfois convaincants, mais les sons ne livrent pas d'eux-mêmes l'intelligence cachée en eux, et Henry n'a pas réussi à les faire penser tout haut 26 heures sur 26.

Bilan sommaire de ces quatre journées : épreuves sévères même pour de bons musiciens, donc épreuves passionnantes, à renouveler.

FRANÇOIS-BERNARD MÂCHE

14-11.1968

La revue musicale n° 265-266, Paris, Richard-Masse 1969, p. 154-155.